

Di Salone small small

La Sierra Leone ne va pas fort

Peu à peu la Sierra Leone se relève. Quatre années après la fin de la guerre civile qui a ravagé le pays, alors que ses habitants veulent croire en des lendemains meilleurs, la vie au quotidien est difficile à assurer. Un bilan hasardeux tandis que se profilent déjà les prochaines élections présidentielles...



Fin 2002, alors en partance pour l'Amérique du Sud, c'est depuis le pont d'un cargo que nous avons découvert Freetown. Ses collines verdoyantes constellées de maisons, ses plages ourlées de cocotiers, ses bidonvilles serrés sur le bord de mer et ses bâtiments éventrés par la guerre civile. Mais ce qui me reste surtout en mémoire, c'est l'incessant ballet des hélicoptères. Je n'aime pas leur bruit. Il y a dans ce grondement sourd comme une menace. Et il donnait l'impression de ne jamais vouloir s'arrêter.

Trois ans et demi ont passé. Freetown n'est plus une escale de quelques heures, une étape incongrue lors d'une traversée dont le but était tout autre. Elle est devenue notre ville, l'endroit où nous habitons, où les enfants vont à l'école, où Rémi et moi travaillons. Les hélicoptères sont toujours là, mais ceux des Nations Unies se font rares depuis le départ de l'UNAMSIL, à la fin de l'année dernière. Désormais, le bruit des pales n'annonce plus guère que la correspondance avec un vol grandes lignes à l'aéroport de Lungi.

Quatre ans que la guerre est officiellement finie. Bientôt quatre ans que le Président Kabbah est revenu au pouvoir. Les prochaines élections se préparent déjà et la cour spéciale de justice devrait rendre son verdict dans le procès de huit personnes inculpées de crimes de guerre et contre l'humanité avant la fin de l'année. Tout cela n'enthousiasme pas grand monde : les Sierra-Léonais, trop occupés à survivre, ont bien autre chose à penser.

"No easy" ... Dans la Ville Libre, la vie n'est pas facile. Le chômage est omniprésent et c'est surtout grâce au petit commerce que la majorité des familles survivent. Des tailleurs installent leur machine à coudre sous le moindre auvent. Des cabanes de 2 m² sont élevées au rang d'épicerie de quartier. Le reste est en vente sur les trottoirs : vêtements usagés, fruits, légumes, pain, cigarettes, vaisselle en plastique, cacahuètes, pièces détachées de voitures d'occasion, brochettes de viande, manioc grillé... Hommes, femmes, enfants : tous les membres de la famille participent à cette activité. Au niveau des ralentisseurs, des enfants de 6 ou 8 ans courent après les voitures pour vendre de petits sacs en plastique remplis d'eau fraîche. D'autres parcourent des kilomètres, un plateau de bonbons ou une boîte de gâteaux au sésame sur la tête. Seule la pluie fait disparaître tout ce petit monde.

Pour nombre d'habitants, l'alimentation en eau de leur logement reste une chimère. Le moindre filet d'eau, fût-il en train de couler au milieu des



ordures, se transforme donc en salle de bain ou en lavoir. En plein cœur de la ville. Dans les quartiers populaires, une fontaine, de loin en loin, permet aux gens de s'approvisionner. Femmes et enfants s'y attroupent, bidons, seaux et cuvettes en tous genres sur la tête. Rares, par contre, sont les hommes qui participent à la corvée. Si d'aventure vous en croisez un chargé de ces mêmes bidons, il seront plus vraisemblablement remplis de *poyo*, l'alcool de palme doux et sucré que l'on consomme abondamment sous ces latitudes.

L'approvisionnement en énergie n'est guère mieux assuré. NPA, la *National Power Authority*, ne remplit que très irrégulièrement ses fonctions et rares sont ceux, à Freetown, qui peuvent se targuer d'avoir tous les jours de l'électricité chez eux. Les autres, s'ils ont les moyens, investissent dans un générateur. Mais au prix du diesel, il est illusoire d'imaginer qu'il pourrait fonctionner plus de quelques heures par jour. Alors on fait sans. On cuisine au charbon et on s'éclaire à la bougie.

Ali doit avoir 12 ou 13 ans. Chaque soir, lorsque nous rentrons à la maison, nous le voyons vendre ses sachets de pain. Presque chaque soir, nous lui en achetons un ou deux. Il nous connaît bien et nous salue de grands gestes lorsque nous ne nous arrêtons pas. Mais nos échanges restent limités : Ali n'a pas dû aller longtemps à l'école et ne parle que le krio (une

espèce de créole anglais). Quelques phrases simples, un sourire : voilà tout ce qui nous relie. Alhaji, le chef des gardiens de l'ONG pour laquelle nous travaillons, est un grand gaillard musclé dont le visage semble toujours illuminé d'un sourire. Pourtant, il nous le répète chaque jour, en secouant doucement la tête :

- *Ce n'est pas facile...*

Il a deux enfants. L'aînée (une fille qui va entrer au collège en septembre) vit avec lui. Le plus jeune (un garçon de 6 ans) vit avec sa mère. Alhaji participe aux frais de son éducation, ce qui est rare dans un pays où les hommes se sentent rarement responsables des enfants qu'ils font. Il vit aussi avec sa mère et un frère. Tous comptent sur son salaire pour manger. Pourtant, lorsqu'il m'énumère toutes les charges auxquelles il doit faire face, son salaire n'en couvre pas la moitié. Comment fait-il ?

- *On se débrouille !* me dit-il en souriant de plus belle. Mais aussitôt il ajoute : *ce n'est pas facile...*

Telle un convalescent, la Sierra Leone se remet pourtant doucement debout.

Partout dans la ville, de nouveaux bâtiments sont en construction. Des hommes charrient à toute vitesse sur leur tête des bacs remplis de béton frais. Des échafaudages, frêles structures de bois qui ressemblent à des brassées d'allumettes, s'élèvent sur plusieurs étages. Parfois, ils s'écroulent. L'étonnant, c'est que cela n'arrive pas plus souvent.

Le long de Lumley Beach, les restaurants et les bars poussent comme des champignons. Le tourisme n'est pas vraiment développé (la guerre est encore trop fraîche dans les mémoires) mais les gens veulent y croire. C'est vrai que le pays a des atouts : les plages de la péninsule ont déjà par le passé attiré beaucoup de monde ; les réserves naturelles de l'intérieur aussi.

Les jeunes sont sûrs d'eux : "*une guerre civile, ça suffit ; on n'en aura plus*", mais les élites politiques ne sont pas du même avis et certains brandissent déjà la menace de combats si les élections présidentielles de 2007 sont truquées.

À la cour spéciale, un nouveau détenu vient tout juste d'arriver. Charles Taylor, l'ancien président du Liberia, réfugié au Nigeria depuis 2003, a été extradé et transféré à Freetown. On s'inquiète pour la stabilité de la région, si prompte à s'embraser. La cour elle-même préférerait que son dernier invité soit jugé à La Haye, mais rien n'est encore décidé.

Du côté des ONG, c'est le repli qui est à l'ordre du jour. En tout cas chez celles réputées urgentistes. Les employés s'inquiètent : au jour d'aujourd'hui, les humanitaires représentent une proportion non négligeable du monde du travail. Qu'advient-il après leur départ ? Que restera-t-il de leur action ?

Texte et photos Florence Blanchet
<http://familleautourdumonde.free.fr>

Partout dans la ville, de nouveaux bâtiments en construction. Des hommes charrient à toute vitesse sur leur tête des bacs remplis de béton frais. Des échafaudages, frêles structures de bois qui ressemblent à des brassées d'allumettes, s'élèvent sur plusieurs étages